U d'/of OTTAWA
39003002648133

Sept 12 – 68

LA PETITE VILLE

SUIVIE DE

PAYSAGES

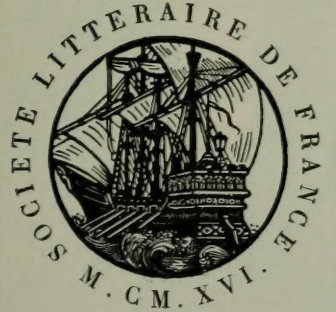
REMY DE GOURMONT

LA PETITE VILLE

SUIVIE DE

PAYSAGES

FRONTISPICE ET EN-TÊTES
GRAVÉS SUR BOIS
PAR LOUIS JOU



PARIS
116, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 116

PQ
2266
.P43
1916

LA
PETITE VILLE

LA PETITE VILLE

La petite ville est agréable à contempler. On la voit de partout et c'est toujours la même île de pierres accumulées émergeant d'une mer de verdure. D'entre les pierres il surgit quelques rocs sveltes et dentelés, ce sont les flèches de ses églises jadis phares des âmes. De toutes ces pierres, à des heures, tombe la voix des cloches, l'air limpide se résout en musique comme, l'hiver, l'air gris se fond en pluie. Les ondes se sont dispersées ;
rassuré, le silence recommence
sa promenade éternelle
le long des rues
mortes.

LES COQUELICOTS

Depuis Paris jusqu'à la mer, au fond de la Normandie, le fleuve rouge des coquelicots vous accompagne. Il déborde çà et là et s'étend comme un lac sur les champs de blé. On se demande si les cultivateurs ne vont pas récolter autant de gerbes de coquelicots que de gerbes de blé. Au moins ce sera très mêlé. En certains champs, c'est même le rouge qui domine et l'emporte sur l'or. C'est à croire que la fleurette a été semée intentionnellement avec le grain. Non, car je ne pense pas que le charmant mélange de la couleur des blés mûrissants et du coquelicot ait beaucoup de charme pour les paysans. Ils ne voient pas les choses comme nous, qui passons, et je crains que, pour eux, la fleur qui amuse notre œil ne soit que de la mauvaise herbe. Hélas ! dans la nature, presque

tout ce qui est joli, éclatant ou doux, n'est que de la mauvaise herbe, et si rien n'est plus utile, rien n'est plus monotone et plus terne qu'un champ de betteraves. Nous n'avons guère de ces cultures du Midi ou de l'Orient aux belles couleurs et même dans le Midi les champs orgueilleux de garance ont disparu. Autrefois, la Normandie ne se fleurissait pas seulement des pavots, mais du lin bleu de ciel et du sarrasin tout blanc, cher aux abeilles. Le lin a presque disparu. C'est dommage pour l'œil, car c'était une fête que ces champs d'azur, et le sarrasin devient plus rare. Il reste en été le coquelicot, et au printemps le bleuet, plus timide et assez vite étouffé par la végétation des céréales. Aussi je souhaite que la petite graine noire, qui ressemble à des grains de poudre, continue de se mêler follement au blé et à prospérer. Au fond cela ne lui fait pas grand mal et c'est une parure.

LA GARE

Je ne sais quel était autrefois le centre de la petite ville, le centre social, ni s'il y en avait un ; aujourd'hui, c'est la gare, bien qu'elle soit assez loin et que cela soit une corvée d'en remonter vers la haute ville. On y va en promenade, on s'y rencontre, les diverses classes s'y mêlent, c'est un endroit neutre et presque le seul lieu de divertissement. C'est par là qu'arrivent les journaux et le peu de littérature dont la ville a besoin, et ni les feuilles ni les livres ne remontent dans l'ancienne petite cité. On va les chercher à la gare. La bibliothèque de la gare a tué les autres librairies. Il y en avait trois autrefois : une librairie générale, où on trouvait toutes les nouveautés, avec un fonds assez solide de classiques anciens et modernes ; une librairie pieuse où se débitait la littérature édi-

fiante ou modérée; enfin une bouquinerie, où je me souviens d'avoir acheté mes premiers livres curieux. Seule, la librairie pieuse subsiste, mais on y vend peut-être plus de chapelets et d'eucologes que d'ouvrages académiques. La petite ville est dans une profonde décadence intellectuelle. On s'y intéresse de moins en moins aux questions stables et c'est la gare qui lui fournit la littérature passagère. Il y a d'autres causes à cette déchéance qui est générale dans les petites villes de province, mais je ne veux noter ici que les observations extérieures. Bien que la ville n'ait tous les jours aucun commerce apparent, la gare est assez animée. C'est le seul organe par où elle remue et manifeste quelque vie. Il est curieux qu'on ne rencontre presque personne dans ses rues et qu'on en rencontre beaucoup à la gare. C'est que c'est un point de concentration : la petite ville ne retrouve que hors d'elle-même des motifs d'activité.

LE PETIT CHEMIN DE FER

Il dévale de la gare, passe entre les jambes du viaduc et s'en va en titubant du côté de la mer. Il ne va pas vite et il souffle beaucoup, quoique tout jeune. D'abord, il longe un vieux canal où il pousse maints roseaux et où fleurissent à foison les reines des prés. Autrefois, ce canal charriait les charbons de Hull et les sapins de Norvège vers la ville qui en était fière, mais on se lasse de tout. Cependant le petit chemin de fer divague maintenant parmi les campagnes et s'enfonce résolument à travers les avoines, les coquelicots et les pommes de terre. Voici les sables, voici la mer. Des gens descendent et gagnent la petite plage où les vagues déferlent aux sons du piano. Deux hommes se baignent, un enfant joue avec un chien, deux dames se promènent. « Tout est loué, me dit avec

fierté la servante du petit café en bois découpé. Dame ! Depuis que nous avons le chemin de fer ! » Cependant le petit chemin de fer a eu le temps de faire un tour vers des régions plus lointaines. Il revient. On le voit traverser les dunes comme une grosse chenille noire, il s'arrête et nous repartons vers la vieille petite ville tassée sur son rocher autour de ses églises. On y est moins isolé, depuis que l'on sent la mer si près de soi, grâce au petit chemin de fer. La mer est une compagne qui ne vous lasse jamais, et quoique sa voix soit monotone, on y trouve une diversité singulière. Elle se plie si bien à la qualité de la rêverie, elle se fait si bien plaisante ou triste selon les mouvements de votre âme ! Malgré leurs chalets suisses, leurs casinos et leur musique ridicule, les hommes n'ont pu encore en détruire le charme. La mer est invincible. C'est pourquoi il faut bénir les petits et les grands chemins de fer qui

nous permettent d'aller à elle
directement, nous jeter,
d'un bond, dans
ses bras.

LA CATHÉDRALE

La cathédrale domine, écrase, dévore la petite ville nichée à ses pieds et qui semble en découler comme une source de pierre. Cet amas harmonieux de sculptures, de flèches, de dômes, de porches, n'a pas suffi à rassasier l'activité constructive des siècles qui précédèrent la Renaissance et dont le nom ici ne se comprend plus, car ce fut une mort et non un renouveau : deux autres églises, encore vastes et belles s'élevèrent à ses côtés et plus loin dans les campagnes, au bord des rivières, à la lisière des landes, des abbayes surgissaient riches et fleuries, et l'on se demande comment purent être conçues et créées, en un temps assez bref, tant de prodigieuses architectures. Il y a une telle disproportion entre les ressources artistiques actuelles du pays et les anciennes réalisations !

Aujourd'hui, non seulement il ne pourrait achever ces merveilles, mais à peine pourrait-il en avoir l'idée et il serait même embarrassé pour les maintenir en bon état. Il faut que cela soit un gouvernement sans religion qui veille sur l'intégrité de ces monuments religieux. Abandonnés aux mains des fidèles, ils seraient depuis longtemps de belles ruines. La foi qui les construisit n'a plus assez de force pour les soutenir. Ceux-mêmes qui les admirent sont devenus incapables d'une admiration active et ceux qui y prient ne voudraient pas se priver d'un déjeuner pour contribuer à la réfection d'une seule de ces pierres sculptées. Ils sauraient pleurer, ils ne sauraient faire que cela. Dans le petit poème qui raconte la construction de la cathédrale de Chartres, on voit la population tout entière travailler matériellement au charroi et à la pose des matériaux. Elle est, et toutes les autres, le fruit de l'élan de tout le peuple qui voulait, qui savait vouloir. Les catholiques d'aujourd'hui ne sont même plus capables de nourrir leur clergé et de lui acheter des surplis.

LE COLIMAÇON

Ce n'est pas un mollusque, c'est une sorte d'édifice en verdure, un labyrinthe de charmille qui s'élève dans un coin du jardin des plantes. On en voit parfois de tels dans les vieilles estampes. Celui-là, qui date du XVIII^e^ siècle, est fort beau. Les Anglais viennent le voir. Il figure dans les guides et sur les cartes postales. Ce n'est d'ailleurs qu'une des curiosités du jardin des plantes, célèbre dans le monde touriste. Il se glorifie aussi d'un cèdre gigantesque, d'un tas d'arbres de la plus belle venue, d'un *manneken-piss* à peine plus décent que celui de Bruxelles et d'un choix de palmiers, cédratiers, orangers avec leurs oranges, camélias en pleine terre et autres arbustes rares qui s'accommodent d'un climat extrêmement doux. Mais la verdure y vient si bien qu'elle est comme

une prison pour les fleurs. C'est le paradis des arbres. Une branche plantée en terre y prend aussitôt racine et devient en quelques saisons arbre à son tour. Toutes les nuances du vert s'y rencontrent et brodent sur le ciel les plus belles tapisseries. J'écris près d'une fenêtre donnant sur cette tapisserie mouvante que le vent fait vaciller avec un bruit très doux de vagues. Comme ces constructions d'arbres sont émouvantes, mais aussi, comme elles sont accablantes ! Au temps de ma jeunesse on découvrait du haut du colimaçon, un horizon assez vaste et assez plaisant vers de proches collines pleines de moissons. Maintenant les arbres ont envahi tout le champ de la vision : on est un peu plus près de leur cime, voilà tout. Ils témoignent du moins de la fécondité de cette terre et rappellent les temps anciens, où tout ce pays n'était qu'une vaste forêt, à peine pénétrable. Et puis, vraiment, rien n'est plus beau. Ah ! que je plains les régions sans arbres.

MUSÉES

M. Uzanne appelait l'autre jour les musées des « écoles de simulation et de pastiche », et cela m'a semblé bien près de la vérité, sinon la vérité même. Il n'est pas douteux que les musées, répandus maintenant partout, ont développé outre mesure cette manie de l'imitation, qui est presque tout le génie humain. Mais il est des musées innocents, ceux des petites villes. La petite ville a son musée. C'est, à l'entrée du jardin des plantes, une vieille maison du dix-huitième siècle, dont une moitié est pleine de mauvaise peinture et dont le reste abrite des plantes délicates. Du dehors, on ne sait où commence la peinture, car la façade est tapissée par une magnifique glycine qui mêle ses grappes violettes aux fleurs charnelles d'un rosier grimpant. Rien n'est plus charmant que ces

roses qui pendent de toutes parts et s'effeuillent en pluie odorante, cependant que se gonfle de l'autre côté de la cour un énorme massif de camélias qui proclame la douceur un peu humide du climat. Quelle opulente entrée de musée ! Il n'en est pas peut-être derrière laquelle on rêve un art plus délicat, plus intime, plus provincial, plus traditionnel, mais il en est bien peu qui mènent vers un tel néant ! Musée, pourquoi faire ? Est-ce que toute la ville n'est pas un musée vivant, avec ses églises aux pierres sculptées, ses vieilles rues désertes, ses vieux hôtels resserrés entre ses vieux jardins ? Un musée spécial, quelle dérision ! Comme une fausse notion de l'art a déformé les esprits ! Mais ce musée du moins a ce mérite de ne pousser ni à la copie, ni à l'imitation. Plus heureux que le Louvre, il ne contient aucun chevalet et on n'y a jamais vu deux fois le même visiteur. Il n'est coupable d'aucune fausse vocation. Il jette même un certain ridicule sur l'art et sur les artistes. Mais il enchante le promeneur solitaire. C'est un musée innocent.

LE LYCÉE

Il n'est pas douteux que, dans la plupart des petites villes de cette région, où d'ailleurs il n'y a en a pas de grandes, l'Université ne soit en profonde décadence. Non pas que le corps des professeurs ait diminué de valeur, mais ce sont les élèves qui ont diminué en nombre. Ici, le lycée, où il y eut, de mon temps, jusqu'à trois cents élèves internes, n'en compte plus guère qu'une soixantaine. Cependant, la population écolière est abondante dans la région. On n'émigre vers Paris qu'après les études faites. Les hommes sont moins nombreux, mais les enfants et les adolescents pullulent, les familles y étant fort fécondes. Où donc toute cette jeune population fait-elle son éducation ? Dans les établissements ecclésiastiques qui, jadis assez dédaignés, ont retrouvé depuis quelques

années une belle clientèle. Je n'en rechercherai pas les causes, je constate le fait, qui est patent ; l'enseignement de l'État subit en province une crise dont il se relèvera difficilement. C'est en vain que toutes sortes d'améliorations y ont été apportées. Sans les boursiers que l'administration envoie de tous côtés, le lycée serait presque vide ; le personnel est sans proportion avec la population scolaire, les bâtiments de l'internat s'y font de plus en plus déserts ; on dirait qu'une épidémie a passé par là. Ce n'est pas que les habitants soient devenus plus réactionnaires, plus cléricaux, mais il semble que les méthodes universitaires leur plaisent de moins en moins. S'il y a eu campagne contre l'Université, nulle part elle n'a mieux réussi. Pourtant, la petite ville est encore un centre d'études, mais surtout primaires et féminines. Il y a un lycée où on fait des cours pour les jeunes filles, mais ce gain compense assez mal la désertion du grand lycée, où l'on formait les hommes.

LE CIRQUE

Australian Circus ! Et d'immenses affiches illustrées ont couvert les murs de la petite ville. Tous les ans, pendant les mois d'été, de pareilles troupes la visitent. C'est même à peu près le seul spectacle qu'elle connaisse, car son petit théâtre est fort délaissé et les tournées l'ignorent ; elle les bouderait d'ailleurs, la coutume défendant à la « société » de fréquenter ce bouis-bouis. Le cirque, au contraire, fait ce miracle de réunir tout le monde. Dès quatre heures, tous les enfants de la ville sont réunis sur la place et surveillent le montage de la salle de toile, jettent des regards curieux vers les voitures où grouillent les animaux, où les paillettes luisent comme des poissons dans un filet. Quelquefois, pour allumer la curiosité, le cirque fait par les rues

étroites une promenade de parade. L'*Australian Circus* n'a pas suivi cet usage, confiant dans l'extravagance de ses affiches. Il a eu raison, car, dès huit heures, on se presse sur les banquettes de la vaste tente. Je pense qu'il n'a d'australien que le nom ; son personnel est anglais, français et japonais. Ses acrobates japonais sont admirables et réalisent des prodiges d'équilibre dangereux. Je ne regrette pas d'avoir vu la petite Japonaise, menue et gentille comme une poupée, qui grimpait si gaillardement à une échelle sans appui. Ces Japonais, sans lesquels il n'y a plus de fête de ce genre, sont d'une adresse admirable, mesurée et calme, prudente quoique très hardie. Ils résolvent moins des tours de force que des problèmes de mécanique. La municipalité fait d'autres prodiges, qui sont des prodiges d'économie, et c'est dans l'obscurité absolue d'une nuit sans lune qu'il nous faut regagner notre domicile, en butant sur les mauvais pavés. Mais les habitants ne murmurent pas. Ils sont heureux.

Ils sortent de l'*Australian Circus !*

LES RUINES

La maison que j'habite ici a des parties du XV^e^ siècle. Elle a un grand escalier de pierre, à voûtes et à pilastres de granit. Il y en a beaucoup d'autres dans la ville, qui a gardé aussi plusieurs ruelles et des tourelles de cette époque. On sent qu'aux siècles passés la vie y était assez semblable à ce qu'elle est maintenant, seulement plus ramassée encore, plus tassée sur elle-même. C'était une ville ecclésiastique. Moines et prêtres y abondaient et il est probable qu'une partie des maisons leur appartenait. Les prêtres y ont laissé la cathédrale et les deux églises dont j'ai parlé. Les moines ont disparu sans autres traces de leur domination qu'un aqueduc. Sise sur une hauteur, la ville fait venir son eau d'assez loin. Au temps jadis il y en avait grande pénurie, et un capucin érudit, ayant

connu les merveilleux travaux d'eau des anciens Romains, engagea son couvent à imiter leur exemple. Cela fait qu'ils construisirent un aqueduc, dont on voit encore quelques travées enfoncées sous les lierres, dans le bas de la ville. Comme c'était une œuvre considérable, dès le dix-septième siècle, on l'attribuait aux Romains et c'est sans doute grâce à cette antiquité légendaire qu'on en a respecté les ruines. Ce n'est même que tout récemment que j'ai appris la véritable origine de cet aqueduc romain. Ses arcades sont d'ailleurs de forme ogivale et un peu de réflexion aurait dû nous renseigner plus vite. Mais la manie romaine sévit si durement dans le pays ! C'est au dix-septième siècle qu'elle commença à régner. On découvrit partout des camps de César. Il y en a un dans les environs, naturellement, et comme on y a découvert des hachettes de pierre, l'attribution a paru longtemps certaine. C'est une noblesse qu'il a fallu abandonner. César n'a point campé là et il n'a point construit un aqueduc pour une cité qui n'existait pas encore.

LE MARCHÉ

J'AURAIS encore bien des tableaux à esquisser pour indiquer seulement le plan de la petite ville en me bornant aux traits généraux : le marché est de ceux-là. C'est le seul jour où la moitié de ses rues présentent une véritable animation. Les paysans des environs l'ont envahie, venus les uns à pied, les autres par le chemin de fer, la plupart dans leur carriole, souvent conduite par une femme. Elles mènent fort mal, quoique avec beaucoup d'aplomb. D'ailleurs, leurs chevaux sont dociles. Surveillant les menus produits de la ferme, elles tiennent à venir les vendre elles-mêmes et on les voit le long des rues, alignées avec le panier de beurre, d'œufs, l'éventaire de légumes, la cage à poules ou à lapins. Après les premières transactions, un bruit continu monte de cet

amas de femmes et les exclamations patoises s'entre-croisent par-dessus la tête des acheteurs. Le dialecte bas-normand se parle là selon cinq ou six nuances différentes. L'expression *chez nous*, par exemple, s'y prononce: *cé nous, ci nous, ceux nous, cheuz nous, çu nous*, et peut-être encore d'autre façon. C'est une véritable carte linguistique en miniature, que la fréquentation des écoles n'a nullement entamée. La lecture des journaux n'a fait qu'introduire dans le parler d'étranges déformations. Si un paysan vous dit que tous ses chênes sont *juifs*, entendez *gélifs*, sorte de pourriture que l'on attribuait à la gelée. Je note cela pour obliger les linguistes, car le mot est d'usage récent. Le marché s'achève dans les cabarets et vers quatre heures tout le monde a disparu. Cependant on a bu force cafés, boisson plus nationale encore, dirait-on, que le cidre. A ce propos, voici encore une curieuse expression assez déroutante. La tasse de café s'appelle un sou de café, et elle ne change pas de nom en s'adjoignant plus ou moins d'eau-de-vie. De là l'expression: « un sou de café de deux sous, un sou de café

de cinq sous. Après cette dernière mixture, la bonne femme et son cheval ont chance de finir la journée dans un des fossés de la route. Tel est le revers de ces fêtes, que les femmes en reviennent avec un goût de l'alcool, qui les fait semblables à des hommes, oui, trop semblables à des hommes ivres.

UNE VIEILLE ABBAYE

C'est un pays de landes et de marais, un pays pauvre et qui le fut encore plus avant qu'on n'eût trouvé le moyen de l'adapter à la culture. Jadis, il ne produisait guère que d'un côté des ajoncs et de l'autre des sables ; çà et là, de maigres pâturages mal défendus du vent et de la mer, de ce vent qui dessèche tout. Heureusement qu'il y pleut souvent, car c'est la seule ressource contre la dureté de son sol. Cependant au milieu de ce pays sans richesse et sans beauté, sur le bord d'une petite rivière qui trace comme un sillon étroit de fécondité, s'élève une des plus anciennes et des plus majestueuses abbayes de l'ancienne France. Elle date du XI^e^ siècle et ressemble beaucoup, mais avec plus de sévérité, plus de pauvreté aussi à Saint-Germain-des-Prés, qui doit être de la

même époque. Mais on y voit mieux qu'à la noble église de Paris toute la sécheresse orgueilleuse du style roman. Partout, c'est la pierre nue sans aucun décor, sans aucun enjolivement, même sculptural, une pierre grise, comme mouillée, qui donne une grande sensation d'accablement. C'est un immense sépulcre où les très rares ornements modernes font comme des taches de moisissures et, par conséquent, n'en gâtent pas l'ensemble. Il y a bien sur les murs les tableautins d'un chemin de croix issu de la rue Saint-Sulpice, mais il est comme dévoré par l'immensité des nefs. On a la sensation que ce sont des toiles d'araignées oubliées là. Il faut la voir ainsi, cette belle architecture romane, réduite à ses sévères lignes de pierre, pour se rendre compte combien elle surpasse le gothique par le génie de l'expression. Ce n'est que de la maçonnerie, mais qui parle plus haut que l'art le plus délicat. C'est barbare et c'est grand.

LE SAVANT DE PROVINCE

C'est un homme considérable dans sa petite ville et souvent un homme qui ferait bonne figure dans les milieux parisiens. Tout ce qui concerne sa province, ou du moins sa région, lui est familier, histoire, archéologie, biographie, généalogie. Il déchiffre les chartes anciennes, connaît les fastes de chaque famille et sait ce que raconte chaque pierre des vieux monuments. Il est précieux d'être son ami quand on séjourne ou seulement quand on passe dans le pays. Les choses lui parlent et il traduit leurs paroles en des discours passionnés. S'il est un peu partial, c'est qu'à force d'étudier les choses de son petit pays, il a été naturellement amené à leur attribuer une grande importance. Il connaît l'origine lointaine des institutions locales et des coutumes. Il sait à qui appartenait une

seigneurie avant la guerre de Cent Ans et en quelles mains elle passa sous la domination anglaise. Ses recherches généalogiques ne sont pas du goût de tout le monde, parce qu'il dévoile avec sévérité les mystères de la transmission des propriétés et qu'il sait que telle fortune a eu des débuts frauduleux, que tel titre de noblesse est purement fantaiste. Vivant à l'écart des partis, connaissant mieux le maniement des archives que celui des intrigues, il ne sollicite nulle faveur et n'en reçoit aucune. Sa maison, son jardin, ses livres et ses savantes recherches emplissent sa vie. Sa parole fait autorité dans la discussion historique et, quoique traditionnaliste par instinct historique, il ne la mêle pas aux querelles locales, ce qui le fait un peu mépriser par les ambitieux. Il s'en console, car la science historique lui suffit, et les compétitions politiques ne le tentent pas. Il connaît trop les dessous de l'histoire pour être tenté de s'y mêler.

LES PETITS SUJETS

Voici cinq ou six articulets sur un petit sujet qui n'intéresse guère les Parisiens, sur une petite ville que je ne veux même pas nommer, mais si je devais m'en excuser, ce serait pour dire que je n'aime à écrire que sur ce qui frappe directement mes yeux. J'ajouterais aussi qu'il ne doit pas y avoir pour l'écrivain, ni non plus pour le lecteur habitué à sa manière, de petits sujets. Les choses au milieu desquelles on vit et auxquelles on participe, prennent aussitôt une importance qui les rendrait presque dignes de l'histoire. Je passerais une saison dans le désert que je décrirais les choses du désert, même si ces choses n'étaient rien du tout. J'aimerais à raconter le néant. Mais je ne puis me persuader, philosophiquement, que là où je vis, puisse régner le néant. Les choses sont ce qu'un

esprit les considère. Elles ont de l'importance, puisqu'elles l'occupent présentement, à l'exclusion du reste du monde. Il n'y a que les imbéciles, et tout de même je ne me range pas parmi eux, qui croient que les grands sujets font la grande littérature ou la grande peinture. Qu'ils se détrompent. Il vaut mieux être le Chardin d'un chaudron, que le raté d'une épopée. Un homme qui dit sincèrement ce qu'il voit, et seulement les choses qu'il voit, n'est jamais ridicule. C'est pourtant cette sincérité qui semble si facile et si engageante où il semble que nos contemporains répugnent le plus. Cela s'est toujours passé ainsi d'ailleurs, ce qui fait qu'à peine écrite, la littérature tombe en poussière. Il avait bien raison celui qui prenait pour devise : l'humble vérité. Je ne sais plus qui. Mais j'espère qu'il ne croyait pas à *la* vérité, mais à *sa* vérité. Dire *sa* vérité, humble ou orgueilleuse, il n'y a que cela de digne.

RITES FUNÉRAIRES

Au retour, le hasard m'a fait découvrir, dans la banlieue d'une cité quasi-maritime, un extraordinaire cimetière. D'abord, en entrant, des deux côtés de la grande allée, ce ne sont que des tombes d'enfants ; on dirait que la population de ce faubourg ne meurt pas, mais qu'elle déverse là une progéniture innombrable. Ensuite, ces tombeaux minuscules sont ainsi ordonnés par les inconsolables parents : figurez-vous une sorte d'armoire en bois découpé dont trois panneaux sont vitrés, une vitrine économique dans laquelle sont entassés, sur une étagère en forme d'autel, des figurines en porcelaine peinte, représentant des enfants au berceau, des anges, des saints, des bonnes Vierges, des fleurs, une quantité de bibelots. Au milieu de tout cela pend à un fil de fer un

angelot, partout le même, la cuisse ceinte d'un brassard rose et qui sourit. Sur le devant de la vitrine, il y a généralement la photographie du gosse en grande toilette et dans le fond, si c'était une fillette, sa poupée. La profusion des bibelots de tout genre est incroyable et quelques-uns sont inattendus, ainsi, par exemple, une boîte oblongue à poudre dentifrice ! Les angelots suspendus dans l'armoire représentent certainement l'âme en route vers le ciel ; les bibelots recèlent des intentions pieuses, quoique énigmatiques, et leur profusion atteste probablement la générosité des parents. Au reste, la plupart de ces monuments sont dans un état de vétusté absolu et quelques-uns commencent à tomber en poussière, laissant éparses les petites figurines. L'âme sur le chemin du ciel est retombée sur la terre, où l'a laissée choir l'oubli.

On dirait, en somme, le cimetière d'une tribu barbare, ayant quelques notions de céramique et de menuiserie.

AU PAYS DE FLAUBERT

Pour la première fois, depuis que je passe en bateau devant le village de Croisset, j'ai vu un passager se souvenir qu'un homme, nommé Gustave Flaubert, vécut là. En voyant le pavillon, les tilleuls, restes d'un jardin, quelqu'un s'est écrié près de moi : « Le gueuloir ! » Mais c'était un enfant d'une douzaine d'années qui s'adressait à sa mère. La mère a fait répéter le mot et, ne comprenant pas, a pris tout de même un air scandalisé. Cette allée de tilleuls, où Flaubert essayait à haute voix la cadence de ses phrases, semble bien avoir été plantée depuis la mort de l'écrivain, mais son verbe légendaire ne continue pas moins d'y retentir entre la Seine et les collines de Canteleu. La Seine ! Qu'elle a changé sur cette rive et sur l'autre ! Les quais de Rouen, qui s'avancent comme un long serpent de

pierre, sont en train d'atteindre Croisset, comme, de l'autre bord, le bruyant Quevilly. Flaubert aurait beau « gueuler » maintenant les lamentations de saint Antoine, on ne l'entendrait plus, il ne s'entendrait plus lui-même. Le ronronnement de la papeterie de Croisset, le vacarme des marteaux de Quevilly couvriraient sa voix. Il n'y a pas bien des années, ce coin de terre était encore paisible comme une thébaïde et la Seine coulait là dans un silence de Nil. De grands vapeurs où s'entassent les forêts de Norvège et de noirs pétroliers jettent l'ancre devant le pavillon, où régnait la solitude et d'où montait la méditation. C'est bien ainsi. Ce contraste ne laisse pas que d'être saisissant entre le souvenir d'une pensée qui ne pourrait plus vivre là et le spectacle d'une activité d'où s'élèvera peut-être quelque jour une autre pensée également riche et féconde.

PAYSAGES

L'ARRIVÉE

Voici deux ans, à une saison guère plus tardive, que je m'amusais à décrire quelques aspects de la petite ville. Naturellement, elle n'a pas changé, car le temps est loin où les petites villes changeaient, maigrissaient ou grossissaient. Elles ne vieillissent même plus. Mais, comme ces vieux arbres à demi desséchés qui se mettent à reverdir deci de-là, la petite ville a produit quelques maisons neuves qui s'accordent comme elles peuvent avec sa tonalité générale. Ces excroissances végètent autour de la gare qui pompe le peu de vie qui coule encore dans ses veines. Mais cela est bien peu de chose dans l'ensemble. La petite ville continue, la petite ville se maintient vétuste et digne en ses atours démodés, qui emplissent le silence. Elle est silencieuse, au point de blesser les

oreilles qui viennent de Paris et qu'un train rapide berça de son ronronnement tout un après-midi. Des sonneries de cloches y scandent les heures et les minutes y sont marquées par le cri des corneilles, ce cri auquel on a attaché je ne sais quelle sensation lugubre et qui n'est que doucement mélancolique. La petite ville serait un bon endroit pour vivre, si on savait encore goûter pleinement la monotonie des journées où tous les instants sont pareils, à peine différenciés par la qualité de la lumière. Il y a des matins, des midis et des soirs, mais il n'y a que cela. Ce sont des vases que l'âme doit remplir elle-même et dont elle-même crée la couleur et la limpidité et même, quand elle a soif, la saveur. L'écueil d'un tel séjour, c'est l'ennui ; mais j'arrive, j'en suis encore à la phase où l'ennui n'ose se montrer. S'il se montrait, je lui tiendrais tête. Je le connais, je sais comment il faut lui parler. Attendons.

LE PAYS VERT

En traversant la Normandie dans toute sa longueur, je repensais à cette question de son dépeuplement qui faisait gémir si fort, l'autre jour, M. Charles Benoist. Vraiment, si le pays vert se dépeuple, il n'y paraît guère, car jamais la campagne n'y a été plus soigneusement cultivée, plus riche, plus évidemment prospère. Je vérifiais une fois de plus ce que j'avançai l'autre jour et que je n'avais pas songé à observer depuis longtemps. En plusieurs régions des plus boisées, aux environs de Vire, par exemple, j'ai vu que l'on a abattu quelques haies pour joindre deux ou trois champs en un seul et favoriser, soit l'emploi des machines, soit la formation de grandes prairies pour l'élevage des bestiaux. La verdure y est si dense que l'aspect du pays n'en est pas modifié, mais

ce système est de nature à diminuer encore la main-d'œuvre et par conséquent à obliger de restreindre la population. D'autre part on voit, au genre de marchandises étalées dans les villes, que le besoin d'un certain bien-être, assez factice et médiocre, pénètre de plus en plus les campagnes qui, de moins en moins productrices du luxe solide et cossu d'autrefois, n'ont plus besoin d'entretenir la population de surcroît qui le mettait en œuvre. Plus de fileuses, plus de tisseurs et par conséquent plus de lin et très peu de chanvre. Les campagnes normandes s'adonnent presque uniquement à produire du blé et de la viande en échange de quoi les pays manufacturiers les pourvoient de tout. Comme je le disais récemment, une population plus nombreuse serait une surcharge. Celle qui existe suffit à tout.

En Normandie, on ne gaspille pas
les hommes et on n'est pas
disposé à nourrir
les oisifs.

LES INSECTES

Dans le jardin ensoleillé, je regarde les insectes, je m'ingénie à découvrir les motifs de leurs mouvements, tout en sachant combien cela est vain, car nous ne pouvons voir dans la nature au delà des apparences. Ils remuent beaucoup, ils s'arrêtent aussi, semblent réfléchir, ou bien être pris soudain de curiosité pour le coin du sol, pour la feuille qu'ils arpentent. Voici une fourmi qui s'absorbe sur une feuille de lierre. Elle demeure immobile, mais remue en tous sens ses antennes. Cherche-t-elle son chemin ? A-t-elle perçu là une nourriture ? On dirait qu'elle fait des sondages attentifs. Peut-être a-t-elle senti le passage d'une proie ou celui d'une compagne ? Cela dure si longtemps que je me lasse et que je cueille la feuille. Mais la vibration éveille l'insecte et le

fait fuir. Il se perd dans le méandre de la touffe verte. Il y a là deux sortes de fourmis : l'une aux mouvements vifs sans doute, mais modérés, l'autre aux gestes si précipités qu'on a peine à les suivre de l'œil. L'une est une fourmi rousse, l'autre, l'agitée, est une fourmi noire, qui est plus grosse. J'essaie de les faire se rencontrer pour voir ce qui se passera au contact des deux espèces. Mais je n'y réussis pas et le hasard ne me sert pas du tout. Je me demande alors si je saurais mieux, en observant idéalement des hommes épars dans une forêt, pourquoi ils tournent à droite et non à gauche. Fourmis humaines et fourmis vraies obéissent également à leurs sensations du moment : elles remuent, parce que remuer, c'est vivre et qu'elles ont des organes de mouvement.

CE QUI VIT

Le contact de la nature réveille en moi une vieille sensibilité ou sensiblerie dont je me suis toujours méfié. Beaucoup de mes contemporains y sont pareillement enclins et donnent tous les jours de manifestes preuves qu'ils subissent cette maladie. Cela commence par l'amour exaspéré des animaux familiers, chiens ou chats, oiseaux, et, à la campagne, cela s'étend à tout ce qui vit dans la nature. Hier, après la pluie, sur le soir, les escargots descendaient dans les allées du jardin et je me suis surpris à me détourner de mon chemin pour ne pas les écraser. Je ne marcherais volontiers ni sur une fourmi ni sur un scarabée : ce qui vit m'inspire un respect exagéré et, quand je vois un jardinier se livrer à la chasse des bêtes nuisibles à ses espaliers ou à ses salades, il me semble que je prends

parti pour les bêtes contre l'homme. A moins qu'elles ne s'attaquent directement à moi, auquel cas ma sensibilité évoquerait la légitime défense, je donne la vie à tout ce qui respire. En vérité, les petits escargots d'hier m'inspiraient une sorte d'attendrissement ridicule. Les Brahmes, de Bombay, se couvrent la bouche d'un voile pour ne pas avaler par mégarde les petits moucherons. Leurs précautions délicates s'étendent malheureusement à tous les insectes, même les trop familiers, et ils vivent dans une promiscuité terrible avec la vermine. Ils sont logiques. Nous sommes incapables de le devenir. Cela me rassure à demi. Du reste, considérer la nature d'un œil de bonté, c'est la regarder d'une façon bien superficielle, car elle est l'école même du meurtre et de la cruauté. Ce soir, j'écraserai les escargots.

LE JARDIN

Je ne sors guère du jardin où je suis presque prisonnier. C'est une détention à laquelle on se ferait, mais malgré la légende, je trouve que les oiseaux, les petits oiseaux des romances en troublent beaucoup la sérénité. Il faut un peu d'habitude pour souffrir sans agacement leur pépiement perpétuel. S'ils ne me réveillent pas, le matin quand la fenêtre est ouverte, ils m'empêchent de me rendormir. Il y a surtout des pinsons, des bouvreuils qui reprennent à satiété leur courte et monotone chanson, qui serait crispante, si on l'écoutait avec trop d'attention ou si le soleil l'exaspérait d'une façon continue, car le soleil exalte étrangement « les chantres ailés » ! Gai comme un pinson. Soit, mais les pinsons ont vraiment la gaîté monotone ! Il n'y a de plus agaçant que le merle, avec sa

mélodie toujours recommencée et jamais finie ; mais les merles, faute de fruits, sans doute, sont occupés à des moissons plus lointaines. Combien je préfère à ces fades expressions de la joie inconsciente le murmure continu, comme une respiration, des abeilles et des bourdons. Les abeilles sont rares malgré l'abondance des fleurs, mais il y a d'amples bordures de capucines que les bourdons visitent avec assiduité. Les bourdons, qui ont la réputation d'être des oisifs, travaillent du matin au soir. Ils commencent leur journée à six heures, quand le soleil est un peu monté, et ils ne se reposent pas qu'il n'ait tout à fait disparu derrière les arbres. Ils m'amusent, ces gros ventrus qui entrent tout entiers dans les fleurs, s'y taisent un instant, quêtant le pollen ressortent couverts de poussière d'or, vont un peu plus loin continuer leur manège. Évidemment, c'est pour eux qu'on sema toutes ces fleurs et ils en profitent. Comme ils sont sages !

NATURE UNE

Des gens croient qu'il y a au moins deux natures, sans compter la nature humaine qui, se déroulant à l'écart, plane au-dessus des autres. Il y a une nature grandiose, dramatique, poétique, la nature des océans, des grands lacs et des forêts qui furent vierges, la nature tropicale et des neiges éternelles, une nature extraordinaire, enfin, qui s'oppose tout naturellement à la nature modérée et même médiocre de nos climats. L'une vaut d'être vue : elle donne des sensations immenses comme elle et si complètes que l'on défaille sous l'étreinte de leur puissance. C'est celle qu'ont interrogée Humboldt et Livingstone, les grands explorateurs et les grands voyageurs, celle avec laquelle on peut encore, au prix de dangers et d'efforts, entrer en contacts fulgurants.

Quant à l'autre nature, celle que l'on qualifie d'ordinaire, de coutumière, celle au milieu de laquelle nous vivons, elle n'a aucun mystère à nous offrir, aucune surprise, bonne tout au plus à intéresser un instant le savant maniaque et pourvu d'un bon microscope. Détrompez-vous, si telle est votre manière de voir. La nature est une. Ici ou là, en telles ou telles circonstances, elle est la nature et révèle sa grandeur, non seulement aux privilégiés de l'exotisme, mais à toutes les bonnes volontés, aux esprits bien décidés à la comprendre. La fleur de Java, qu'il faut deux hommes pour porter, n'est pas une merveille mieux construite que la fleurette de nos champs, le soleil qui se couche sur les Andes n'est pas plus mystérieux qui celui qui s'endort sur un verger et un jardin de curé est grand comme le monde.

IL PLEUT !

Plus de jardin, plus de fleurs, plus d'insectes, plus d'oiseaux, plus d'air, plus de lumière, il pleut. Ce n'est pas une chose rare et inattendue, pourtant elle surprend. On n'était pas venu de si loin pour cela. Les vacances nous doivent du soleil. Encore heureux que j'aie emporté un attirail presque d'hiver, car il fait froid, même portes et fenêtres closes. Le vent du sud-ouest souffle vilainement et entre par toutes les fentes. Hier, j'ai insinué en souriant qu'un peu plus on ferait bien du feu. Et je n'aurais pas été très fâché, au contraire, que l'on me prît au mot. Mais je me contente de ne pas sortir. Je pense aux livres que je mis au fond de ma malle et je m'informe de l'état des jeux de cartes. Il ne pleut pas pour rire, histoire de verser à boire à la terre altérée par la chaleur, il

pleut sérieusement, désespérément et les figures se renfrognent. Pourtant, voici une accalmie, mais les allées sont détrempées, les arbres dégouttent, le vent siffle et joue avec les branches des pins, qui se rebiffent et gémissent de désespoir. Ce n'est pas encore le moment de sortir. D'ailleurs, ce ne fut qu'une triste trêve, et bien courte. Il repleut et le ciel est si noir qu'il nous ôte toute espérance. Il y eut de la pluie toute la nuit, il y en aura toute la journée. Pourtant, cette rose de feu qui, hier soir, s'entrouvrait à peine est tout épanouie ce matin; sa fraîcheur éclate
comme un sourire
sous les larmes.

L'ORAGE

A Paris, les orages sont soudains, en ce sens qu'on ne peut guère les prévoir en regardant le ciel, dont une petite partie seule est visible à la fois. Puis, on n'a pas le temps de regarder le ciel ; il y a trop de dangers sur la terre. Ici, devant une large étendue de firmament, non seulement on prévoit l'orage au moment qu'il se forme sérieusement, mais on peut souvent le pronostiquer un ou même deux jours à l'avance. On le voit venir. On le devine à la forme inquiétante d'un tout petit nuage isolé qui plane innocemment dans le ciel limpide. Cette boule de vapeurs encore diaphane se fait montrer au doigt. On la dévisage. Vous avez vu ? C'est l'orage pour demain. Le pronostic semble hasardé. Ça ? Cette nacelle vaporeuse ? Oui, c'est le grain. Ce n'est qu'un grain, en effet, mais il va

grossir, et il va mûrir. Peu à peu tout un côté du ciel se couvre. Le petit grain s'est multiplié. Il foisonne. Cela devient noir. Visiblement, il va se passer quelque chose. Et en effet, le soir venu, il tombe une petite pluie. Elle ne semble d'abord nullement orageuse, puis le temps passe et voilà un coup de tonnerre. L'orage est très important dans un pays de culture, et rarement bienfaisant. Les foins sont encore dehors, la moisson est mûre. Il suffit d'un orage violent pour tout gâter et souvent tout détruire. Cette année ils sont brefs, mais incessamment renouvelés. Les journées de soleil ne semblent qu'une préparation à l'orage. Jamais on ne vit temps plus instable, ciel plus changeant. Au moins la monotonie du ciel bleu nous est épargnée. Cette nature fraîche et verte n'est tout à fait belle que sous les nuages.

PARMI LES FEUILLES

Les manières de se déplacer en usage chez les animaux, principalement chez les insectes, sont extrêmement variées. Il n'y a pas, en effet, que la marche et le vol. On glisse aussi dans la nature, on rampe, on nage et tout cela s'accomplit soit d'un mouvement lent, soit avec une extrême rapidité. Une araignée me donna, hier, un exemple d'une fuite aérienne exécutée avec une rapidité d'éclair. C'était bien curieux. Imaginez un mur à hauteur d'appui tout recouvert de lierre et faisant une sorte de broussaille de feuilles. Il est difficile à un insecte sans ailes de se promener sur ce chaos de verdure. Les fourmis qui le hantent s'y perdent, passant difficilement d'une feuille à l'autre, faisant mille tours et mille chutes, visiblement désorientées. Or apercevant au bout d'une de ces

feuilles pendantes une toute petite araignée qui était venue là chercher fortune, je m'amusai à la taquiner avec un brin d'herbe. Elle n'eut peur qu'au bout d'un instant, mais s'étant rendu compte que le contact insolite n'était pas une proie, venait peut-être d'un ennemi inconnu, elle rassembla ses muscles et prit la fuite. C'est alors que je m'aperçus qu'elle suivait un fil horizontal, un fil si ténu qu'il était invisible et qui, tendu de feuille en feuille, comme un fil télégraphique, de poteau en poteau, courait le long du mur de verdure jusqu'à une retraite inconnue. En fuyant, la petite araignée détachait le fil de chaque feuille, car, si menue, elle n'avait pas le moyen d'en perdre beaucoup et cela faisait, à chaque opération, un très bref arrêt. Malgré cela, la disparition fut presque instantanée et j'admirai ce merveilleux organisme qui permet au minuscule insecte de proie de rayonner autour de son gîte et pourtant d'y rentrer si vite qu'on la dirait tirée par un fluide électrique. Les hommes n'ont pas trouvé cela.

ESPÈCES

J'ai réussi à réunir sur une même feuille des fourmis d'espèces différentes, les seules que j'aie pu trouver, des noires et des rousses. Là elles courent et pour les faire se rencontrer je ne puis compter que sur le hasard, mais la feuille, quoique très large, n'est jamais qu'une feuille. D'abord, par un singulier hasard, ou peut-être par instinct, les rousses se tiennent à l'endroit de la feuille et les noires à l'envers.

Les unes et les autres explorent les bords, tentent de passer d'un plan à l'autre, puis reviennent sur leurs pas. Il n'y a pas de pesanteur pour les fourmis et elles sont parfaitement à l'aise, la tête en bas. D'ailleurs, je remue la feuille de façon qu'elles soient tour à tour aux Antipodes. Ce mouvement peut-être les déroute et je vois enfin des

fourmis noires, les plus vives et les plus alertes, passer dans le domaine des fourmis rousses. Elles se rencontrent constamment sur les feuilles, donc pas de surprise, mais ici l'espace est très restreint, que va-t-il se passer ?

Ceci, tout bonnement, qu'au milieu de leurs courses, elles s'évitent avec la plus grande dextérité, sans même tenter le contact.

Elles ne se connaissent pas, elles ne sont ni amies ni ennemies ; mais à peine les antennes de la noire ont-elles frôlé les antennes de la rousse, que les deux insectes, spontanément, sans plus ample examen, s'écartent et se jettent dans une autre voie.

Cependant, leur agitation est assez grande. Depuis un quart d'heure que dure l'expérience, elles ont conscience d'être en pays perdu, coupées de leurs communications avec leurs sœurs, et quand elles rencontrent une congénère, le contact s'établit au contraire avec empressement. Longuement elles s'étreignent et se parlent, semblent ne se quitter qu'à regret. On connaît bien cette curieuse attitude de la fourmi. Ce que

je voulais connaître, c'est leur conduite vis-à-vis d'un individu d'une espèce voisine. Je suis renseigné et je libère mes prisonnières en laissant tomber la feuille parmi les autres.

OBSERVER

Le champ que j'ai donné à mes observations minuscules est très limité : un jardin entouré de murs et d'arbres où les insectes ne pullulent pas, car il est assez soigneusement purgé de toute la petite faune que les hommes appellent nuisible. Egoïsme du plus fort, distinction bien comique pour un philosophe désintéressé ! D'autant plus que le nuisible s'avance d'une façon bien sournoise ou bien subtile. Il paraît, le soir, que les espaliers sont bien nets, bien purgés de tous leurs parasites, mais sans compter les oiseaux, si difficiles à effrayer, que d'ennemis vont surgir pendant la nuit ! Car le nuisible est presque toujours nocturne. Le soleil se couche, l'air devient plus frais et le malin cherche sa nourriture, sort des trous du mur, de la retraite où il se dissimulait, car, ennemi des

cultures de l'homme, il a aussi des ennemis pour lesquels il est une proie très savoureuse. Tout ce monde se fait la guerre. L'oiseau qui dévastait les bourgeons et les fleurs pour y découvrir la larve qui s'y cache, va maintenant la chercher dans les fruits et, au cours de sa quête, fait connaissance avec les fruits, qu'il nous dispute. Mais il trouve autour des fruits nombre d'insectes qu'il happe. Presque tous les oiseaux mangent ce qu'ils trouvent. Tout leur est bon. Les manuels ne le savent pas qui classent les oiseaux en nuisibles et en utiles. Ils sont cela à la fois, selon les circonstances. Aussi bien, les oiseaux se couchent au moment où les proies deviendraient le plus nombreuses pour eux. S'ils veillaient, songe le jardinier, ils mangeraient les buhottes et les buhottes rongent mes pêches. Cette vilaine petite limace est, en effet, délicate. Elle va au meilleur, à la fraise, à la pêche. Et qui l'empêche de songer que c'est pour elle que les jardiniers ont été faits ? Pour les hommes le jour, soit, mais la nuit !

L'HOMME D'ICI

L'HOMME d'ici est toujours un paysan, par quelque côté, même celui qui habite les villes, car il n'y a que de petites villes et qui ne tirent leur vie précaire que des campagnes. Ce qu'on dit de l'un est toujours à peu près valable pour l'autre. Il n'y a pas antagonisme, même quand il n'y a point parité absolue. C'est d'ailleurs un fait que la population diminue également dans les villages et dans les agglomérations plus importantes et c'en est un autre que le pays est assez uniformément prolifique. J'y vois des familles de cinq ou six enfants, ce qui est le cas de presque toutes celles que je connais. Mais deux causes les atteignent, l'émigration et les diverses maladies nées de l'alcoolisme. Ceux qui restent dans le pays déclinent, arrivés à l'âge d'homme et disparaissent. La plupart,

comme je l'ai dit, quittent le pays où le travail, trop bien organisé, ne leur permet pas de prendre leur place au soleil. On voit donc fondre les plus belles familles. En peu d'années, il n'en reste rien. Cela fait que l'agriculture passe par des moments assez durs, surtout à l'époque de la moisson. Comme elle accueillerait bien des travailleurs étrangers, s'ils pouvaient venir pour quelques mois et s'en aller la récolte faite ! L'hiver, on ne saurait à quoi les occuper et nul cultivateur ne pourrait assurer leur existence pendant la mauvaise saison, tant les gens sont devenus exigeants. On voit donc que ces questions sont des plus complexes, et il en est de même partout ou à peu près. Ce ne sont pas les statistiques qui peuvent servir à les résoudre ni même à les comprendre. Et l'observation, qui permet de les comprendre, est encore plus impuissante à les résoudre. L'homme d'ici travaille frénétiquement, mais le moment viendra où le travail même sera débordé, où l'effort sera vain.

L'EXCURSION

Si bien que se sente Robinson dans le domaine qu'il a conquis sur la nature, le jour vient nécessairement où il a envie d'en sortir et de faire une excursion aux environs. Il façonne une barque de fortune et s'en va à la découverte. Dans le même état d'esprit, nous nous accommodâmes d'une voiture qui, de montées en descentes, nous amena à la mer qui est proche. Selon les saisons, même la moindre nuance dans les saisons, la terre change d'aspect. Les champs ne sont pas les mêmes, chevelus ou tondus de leurs moissons. La campagne est jaunissante, qui était verte ; grenue, qui était fleurie ; morte qui était vivante. La mer est toujours identique à elle-même, ou ne change qu'au gré des heures. Elle monte vers la plage ou elle se retire derrière les rochers qui pointent,

îlots noirs. Soleil ou nuages en diversifient bien un peu l'aspect momentané, mais c'est la même attitude fondamentale : la mer est une grande horloge aux rouages merveilleusement réguliers. Il n'y a pas jusqu'à ses colères qui ne se produisent à jours fixes et dont l'amplitude ne soit marquée d'avance dans les almanachs. Elle n'en aura pas de notables d'ici l'équinoxe d'automne. Après avoir roulé ses vagues jusque vers les dunes, plus ou moins loin selon qu'en a décidé l'état de la lune, elle repart, revient, et toujours ainsi. Aux gens qui vont demeurer-là jusqu'à la fin de l'été, elle sera en effet la vraie horloge de la vie, décidant des heures du repas et des heures du repos. Cette année les baigneurs, moins réguliers qu'elle-même, ne se sont pas pressés. Les chalets et maisonnettes ne s'ouvrent pas, la plage est encore un désert. Mais la mer qui monte suffit à l'emplir. On perçoit son murmure, ses vagues grossissent, et nous repartons, comme elle va atteindre son apogée d'un instant.

LES NUAGES

Je vois monter les nuages derrière les arbres. En quelques instants, le ciel, qui était bleu, se fleurit de volutes blanches, qui vont devenir grises, puis sombres, puis tout à fait ténébreuses peut-être de ce ton lugubre qui affirme l'orage prochain. La rapidité de cette transformation étonne, mais ici, à une petite distance de la mer, c'est le climat marin avec tous ses caprices, toutes ses surprises, et toutes ses douceurs aussi. Le soleil s'est-il par hasard exaspéré, il lui suscite aussitôt un voile de nuages Mais il oublie parfois de les dissiper et en voilà pour plusieurs jours. Cela fait, du moins, que la terre a rarement le temps de s'échauffer à l'excès. Tout ici se maintient dans le ton modéré, et il n'y a guère que la végétation qui dépasse un peu la règle. Oh ! les beaux verts que

nous donnent les nuages et comme le soleil a du mal, au cœur de l'été, à les décolorer et à les manger ! On dirait que les arbres sont d'une essence particulière, plus durable que partout ailleurs. Dire qu'à Paris ils perdent déjà leurs feuilles ! Ici, l'humidité les attache, les colle aux branches dont elles ne se sépareront qu'aux premières gelées, pour se laisser enfin emporter par le vent de la mer. C'est le bienfait des nuages, que les poètes de l'humide occident ont pourtant si rarement chantés. Comme leurs premiers maîtres étaient du Midi, ils ont continué naïvement leur tradition et célébré le ciel pur, le ciel bleu, le soleil aux cuisantes flèches, sans reconnaissance pour les nuages cléments qui nous font de si doux étés, qui naviguent si majestueusement dans l'océan de l'air.

Moi, je suis des pays de l'Ouest.
Je chante les cieux pommelés, je chante le verger des nuages!

L'INCONNU

Les insectes de notre climat me sont assez familiers. Il en est pourtant que je n'ai vu que rarement et même pas du tout. Ce petit monde est innombrable et il y en a qui ne vivent au jour que quelques heures au cours de leur existence. Ils passent d'abord leurs plus beaux jours à l'état larvaire, comme ces éphémères dont la vie aérienne, sous forme de petites libellules bleues, ne dure guère qu'une matinée. S'il pleut, le jour qu'elles éclosent, si le vent souffle, on ne les apercevra même pas. Mais il en est d'autres qui, moins fugaces, ou bien ne font sous le soleil que de rares apparitions, ou bien n'existent qu'en si petit nombre que c'est un grand hasard de pouvoir les approcher ou même les entrevoir. Tel, sans doute, ce névroptère au corselet jaune pâle semé de points

noirs, muni de pattes noires assez longues, mais aux antennes rudimentaires, volant sans bruit ou avec un bruit très menu, que je surpris hier comme il se posait sur une rose. Je l'avoue, je ne l'avais jamais vu, ou si rarement que je ne m'en souvenais plus. C'est une bête tout à fait jolie, de la grosseur d'un petit hanneton et à laquelle sa robe claire donne un grand air de légèreté. Il est hardi à moi de la classer parmi les névroptères. Ai-je aperçu des ailes membraneuses ? Son vol m'a-t-il rappelé celui du hanneton ? Je ne sais pas. Ce fut un éclair. Mais je n'ai pas de doute sur la forme tronquée de sa tête, sur l'absence d'antennes. L'aurais-je observée avec plus de loisir, que je n'ai ici aucun moyen de l'identifier et comme je suis un classificateur très médiocre, je me tais, gardant l'impression d'avoir aperçu un insecte rare, presque mystérieux.

AMITIÉS

Je ne crois pas que l'on ait observé l'amitié chez les insectes. Qui peut dire cependant qu'elle n'existe pas, quand on pense à ces animaux merveilleux que sont les fourmis, les abeilles, les bourdons et autres hyménoptères ? La grande objection est que l'insecte est généralement trop affairé pour se livrer aux jeux du sentiment. Nul ne travaille comme un insecte. Il n'a pas de loisirs. Chez les mammifères, l'amitié est fréquente, même entre individus d'espèces différentes. On signalait l'autre jour celle qui a été observée entre un chat et un rat: elle devait frapper à cause de son caractère paradoxal et contradictoire. A bon chat, bon rat ! Voilà, en effet, un bon chat et voilà un bon rat. Elle est beaucoup moins rare entre chats et chiens, malgré le proverbe ironique:

amis comme chien et chat. Partout où il y a un chat, on doit s'attendre à des inimitiés et à des amitiés, car le chat, malgré son égoïsme, proverbial encore, est très sensible à la sympathie en même temps qu'il est enclin à des antipathies vigoureuses. J'en ai vu plusieurs, dans une cour, à Paris, vivre en très bonne intelligence avec un lapin, lequel, quand on sait le prendre, est le plus familier et le plus ordonné des êtres. Et à ce propos, je me demande pourquoi on s'entête, à la campagne, à enfermer ces bêtes, qui ont une propension certaine à s'attacher à la maison où est assurée leur nourriture. Le lapin n'est nullement sans intelligence. Peut-être, à vrai dire, résisterait-il mal aux tentations du jardin ? On ne sait pas. La nourriture donnée à heure fixe apprivoise tous les animaux. Assurez leur sécurité et le jeu des sympathies commence. On ne fait que commencer à connaître l'animal.

LA ROSE QUI PARLE

Je crois que c'était Mérimée qui, en ses vieux jours, disait qu'il ne se baisserait pas pour ramasser un diamant, n'ayant personne à qui l'offrir. Au milieu des roses, et pour le même motif, je n'ai pas eu l'idée d'en cueillir une seule. Je les regarde et j'en respire l'odeur répandue dans l'air. Une éclate, rouge, après la pluie. On dirait que c'est toujours la même. Elle est là à mon réveil, et là encore quand le soir tombe. Je ne serais pas étonné qu'elle me parlât, comme dans les contes de fées, mais que me dirait-elle ? J'aime mieux qu'elle se taise. Si, à force de la regarder, je lui avais communiqué ma mélancolie ? Tais-toi, j'ai peur de ton ironie et, quelles que soient tes paroles, elles contiendraient un glas, dont j'ai peur. Parfois, j'ai envie de te cueillir et de semer tes pétales dans

le vent. Quand je ne te verrais plus, je penserais moins aux vieilles joies que tu symbolises. Mais à quoi bon te couper la tête, si ta tête doit repousser éternellement et toujours se moquer de moi ? Car, je le sais, l'hiver même ne peut rien contre toi et tu reparaîtras avec le soleil. Alors, demeure et fleuris en paix pour les mains qui cueillent de la joie en cueillant des fleurs. Ce que tu ne me donnes plus, donne-le à d'autres, à ceux qui viendront, à ceux qui sont venus, à ceux qui savent faire parler les roses, rien qu'en les regardant avec des yeux nouveaux, étonnés de désirer le miracle de leurs paroles. Entre nous deux, rose de pourpre, ce qui convient, c'est le silence.

LES FEUILLES

Je trouve les feuilles plus séduisantes encore que les fleurs. Sans doute sont-elles en général plus monotones, surtout de ton, mais quelle variété de formes ! Et la variété ne s'observe pas seulement d'espèces à espèces, mais sur la même plante, et pour certains arbres, sur la même branche. Qui ressemble plus, dit-on, qu'une feuille à une autre feuille ? Erreur ! Non seulement sur la même tige il n'y en a pas deux d'idendiques, mais il y a entre elles, quelquefois, des différences très grandes. Ceci est vrai des arbres et vrai des tiges herbacées. Ce n'est pas seulement par la nuance du vert qu'elles sont dissemblables, c'est par la forme variée. Les découpures sont diverses. Les pointes sont aiguës ou toutes rondes. Voici un lierre où cela s'observe très bien. Ses feuilles, ici où

là, n'ont plus aucune pointe, découpent un ovale presque lisse sur les bords et, dans quelques-unes, l'ovale s'allonge en langue presque aiguë. Même phénomène sur un plant de capucines. Les feuilles y sont de toutes les dimensions possibles, depuis celle de la pièce anglaise d'une couronne jusqu'à celle de la pièce de cinquante centimes, et la découpure de chacune est très capricieuse. J'observe le phénomène sur vingt espèces différentes, poiriers, pêchers, charmilles, fraisiers, rosiers, etc. Une première observation minutieuse me fait conclure que le phénomène est plus accentué sur les plantes qui se propagent par bouture, sans s'être retrempées dans la génération par graines, tel le lierre. Plus anciennement, j'ai vu sur un houx épineux et frisé une quantité de feuilles lisses, inermes et gladiolées. Si j'étais botaniste, je me spécialiserais dans la feuille.

LES MOUCHES

Un correspondant m'écrit qu'il comprend bien les parasites qui cherchent et trouvent leur nourriture sur nous et, philosophiquement, il ne leur en veut pas de leur rapacité, mais il ne s'explique pas l'acharnement des mouches à tourner et à bourdonner autour de sa figure. Pourquoi ? me demande-t-il. Je n'en sais rien ni, je pense, personne. Il ne faut pas demander le pourquoi des choses. Elles sont, et comment elles sont, c'est tout ce que nous pouvons savoir, qu'il s'agisse de mouches ou d'êtres considérés comme plus sagaces. Des savants, en Angleterre, ou peut-être aux États-Unis, ont voué aux mouches une sorte de haine. En France, où on n'y prenait point garde il y a quelques années, on les accuse aussi de toutes sortes de méfaits. Je ne

me mêlerai point de cette question. Des mouches, je sais autant que Villon,

Je cognois mouches en laict

C'est tout. Qu'elles y répandent des microbes, je ne le conteste pas, mais qu'y faire ? Qu'elles véhiculent toutes sortes de mauvais germes, qu'y faire encore ? Ce n'est point ma partie, je les regarde, et même avec plaisir. C'est fort joli, une mouche qui fait sa toilette, qui se secoue, deux par deux, les pattes. Toutes les six y passent, puis elles se remettent à voleter au hasard. Dans le jardin, quand il fait soleil, elles bourdonnent autour des feuilles, se posent dessus, repartent. C'est une bête toujours en mouvement. Mais s'il pleut, s'il fait du vent ou seulement de l'humidité, c'est sous les mêmes feuilles qu'elles se mettent à l'abri. Il y en a de toutes sortes, des grosses et des toutes petites, des bleues, des dorées et même des rouges.

Elles vont, sustentant comme elles
peuvent leurs petites vies,
ni très délicates, ni très
malignes, fort
étourdies.

LES NOUVELLES

Je ne sais pas s'il y a encore des coins de France où les nouvelles de Paris ne parviennent que par hasard et sous une forme aussi vague qu'un lointain son de cloche en temps de brouillard. En tout cas, celui où je suis n'est pas de ceux-là et, à moins de vivre tout seul, il est presque plus difficile qu'à Paris de s'abstraire des rumeurs publiques. Elles prennent même, au milieu du désœuvrement général, une particulière importance. Je n'ai donc pas la prétention de m'y dérober et c'est le journal à la main que j'observe les hôtes du jardin, dont j'admire cependant la sérénité devant les cataclysmes qui les menacent à toute heure du jour. Hier, comme j'étais distrait par l'éloquence pathétique de M^me^ Gueydan, j'écrasai à-demi du coude une fourmi qui cherchait fortune sur le petit mur revêtu

de lierre. Je la vis qui se débattait, agitant en vain les pattes, ne pouvant plus marcher. Une, puis deux compagnes s'arrêtèrent bientôt devant elle et je crus voir qu'elles se livraient à une véritable auscultation de la blessée. L'examen, ou du moins la conversation dura fort longtemps, puis brusquement on se sépara. Il n'y avait donc rien de grave ? En effet, la malheureuse éclopée se remit aussitôt en marche, quoique avec peine et lenteur. Néanmoins, je fus d'abord presque troublé de la désinvolture avec laquelle elle avait été abandonnée et ce n'est qu'après un instant que j'admirai l'égoïsme supérieur de ce peuple. Il faut des nouvelles bien graves pour le distraire de son devoir quotidien : la ruine de la cité, par exemple. Une fourmi contusionnée n'émeut pas autrement ses compagnes.

Entre fourmis, on connaît peu
la vaine curiosité
et la vaine
pitié.

LE VENT

Comme c'est beau, le vent dans les grands arbres ! Il les plie à sa volonté avec une telle aisance, une telle domination ! On dirait qu'il va les briser mais non ; il se contente de les humilier, de leur faire sentir sa force, en les obligeant à lui obéir et à se courber devant lui. Quand il a bien secoué les géants, il descend aux nains, aux humbles qui sont à peine des arbustes, qui se cachent derrière les murs, s'appuient à des tuteurs et, d'un grand geste, il balaie toute cette poussière, qui s'en moque d'ailleurs, tel le fameux roseau, et se redresse bientôt avec ironie. C'est par là que l'on voit le vent : par son effet sur le peuple végétal. On l'entend aussi. Quand il passe dans les pins, on mesure son effort ou sa colère par la longueur de son gémissement ; dans les peupliers, il bruit ; dans les

chênes, il mugit ; chaque sorte d'arbres fait entendre sous le vent une musique particulière, mais dans les maisons, il sanglote. Quand il pénètre dans la vieille maison de jadis, où fenêtres et portes ferment si mal, il lui prend des accents de désespoir, il devient lugubre. Mais il ne s'agite nulle part si véhémentement que contre la cathédrale aux longues flèches, si frêles et si tentantes pour une tempête. Là, en effet, pour mieux vaincre, il se fait tempête. On ne le voit ni ne l'entend, il arrive de tous les côtés à la fois, enveloppe les passants de la place, les malmène, parfois les soude sur le pavé. Nos ancêtres, gens calmes et réfléchis, avaient entouré cette place de maisons qui barraient le chemin du vent. Les modernes, dévoyés par l'esthétique, ont renversé la barrière, et maintenant le vent est le maître. C'est là qu'il se venge,

en renversant les hommes, de
n'avoir pu vaincre les
arbres ni les
pierres.

LE CHAT ENDORMI

L'autre jour, en sortant de chez moi, je me suis arrêté, aussi longtemps que la décence le permettait, devant une femme et devant un chat endormi. C'est un tableau que je connais bien, mais jamais il ne m'avait requis comme ce soir-là. Le chat est gros, d'ample fourrure et appartient à quelqu'une de nos variétés indigènes, il n'a rien de singulier. Il n'est ni japonais ni siamois. Sa beauté n'en est donc que plus simple et plus frappante, pour celui qui sait distinguer la beauté de la singularité. La femme est une de ces patientes ouvrières qui témoignent à la vitrine des petits tailleurs de l'habileté de la maison aux reprises invisibles. Le chat était presque couché sur son ouvrage, ses oreilles touchaient sa main, effleurées toutes les secondes par le passage de l'aiguille, et

on sentait en ces deux êtres une si profonde confiance et un tel bonheur d'être, l'une à coudre près de son ami, l'autre à dormir près de son amie, que c'en était presque émouvant. Comme tout spectacle d'amour, car c'était de l'amour, évidemment, de cet amour qui prend tant de formes et qui ne se manifeste peut-être jamais plus purement qu'entre un être humain et un animal. La place n'est pas très favorable pour le chat. Elle est étroite et la table est dure. Elle est éclairée intensément et le chat n'aime pas la lumière vive. N'importe, il faut qu'il soit là, il n'est bien qu'à cet endroit inconfortable, il ne se plaît pas ailleurs. Dans ce coin, il sent la chaleur de son amie et perçoit sa respiration. C'est, parmi les mystères de la sympathie, un des plus curieux, que cette élection d'un être humain par un animal, qui en prend possession, qui le veut pour soi, qui le surveille, qui aime sa présence et rien que sa présence. Le chien en donne des exemples indiscrets, maladifs.

Le chat porte son amour
avec sérénité.

LA LECTURE

Je connais une femme qui ne lit rien, ou plutôt qui ne lit que ce qui est exquis, mais comme l'exquis est rare, cela revient au même, ou quasi. Cinq ou six poètes français ou anglais, quelques écrivains d'hier et d'aujourd'hui dont elle aime presque tout, et cela lui suffit comme nourriture spirituelle. Qu'elle a d'esprit et que ne faisons-nous comme elle ! Pour moi qui ai la manie de lire souvent n'importe quoi, tout ce qui me tombe sous la main, que j'en ai été puni ! Il m'arrive de m'embarquer dans un livre nouveau si plat ou si nauséeux que mon esprit en ressent comme un dégoût et, comme on se lave les mains après avoir touché quelque chose de sale, je suis forcé de lire quelques belles pages pour me remettre le cœur. Il y a des lectures qui sont vraiment purificatrices et, par le jeu des

concordances, on pourrait leur attribuer un parfum. Mais mieux encore, je les considérais comme des cordiaux. Il faut toujours avoir quelqu'un de ces livres sous la main quand une triste curiosité, presque toujours déçue, vous pousse à ce périlleux exercice de la lecture sans choix. On peut aussi les prendre comme antidote. Quelques pages de Spinoza, le commerce habituel de Flaubert, de Mallarmé, neutralisent admirablement les effets de la sottise en prose ou en vers. Mais l'inconvénient de ce procédé est qu'il vous rend de plus en plus difficile pour les lectures nouvelles, et de tel livre qu'on aurait lu jusqu'à la moitié, les premières pages suffisent à vous dégoûter complètement. Mais aussi quelle joie lorsque, l'esprit muni de cette antidote, qui est aussi une pierre de touche, on se sent entrer sans répugnance, même avec un certain plaisir, dans la connaissance d'une œuvre nouvelle. On s'aperçoit alors que l'art n'est pas tant de faire du nouveau (il n'y en a peut-être pas) que de faire une œuvre qui se soutienne auprès des belles œuvres anciennes.

LA BOUTIQUE

Je songe au bernard l'hermite qui s'est logé dans une coquille trop grosse et qui reste effaré d'avoir une si vaste maison. C'était, au temps de ma jeunesse, sinon de mon enfance, une vieille bonne femme qui tenait cette papeterie, et la papeterie n'avait que ceci de remarquable, qu'elle était une partie même de la cathédrale, qui porte en effet au soubassement d'une de ses flèches ces mots ironiquement inscrits : *Librairie-Papeterie*. La librairie consiste en un amas d'eucologues et de catéchismes et la papeterie n'est riche qu'en cahiers d'écoliers, en porte-plumes et en petites bouteilles d'encre et en pieux bibelots. Quand on est trois dans le « magasin », les mouvements sont difficiles, mais à la réflexion on s'arme de patience : on est encastré dans les pierres sculptées de la

cathédrale. C'est là que j'achète ce qu'il me faut pour écrire: la paradoxale papeterie m'a tenté. Il y a quelques années, quand l'administration des Beaux-Arts entreprit de grands travaux dans la cathédrale, on se disait: le règne de l'esthétique va commencer, ils feront sauter la papeterie, ils nettoieront ce coin-là, ils voudront le faire tout à fait pareil à l'autre. Les Beaux-Arts, en effet, l'ont essayé, mais ils se sont heurtés à une étrange découverte. La papeterie est chez elle. Elle est propriétaire du morceau de cathédrale où sont logés la boutique et son grenier. Or, elle ne veut pas s'en aller dans les conditions ordinaires. Un morceau de cathédrale gothique n'est pas une maison comme toutes les autres maisons, C'est plus qu'une maison, c'est une curiosité, cela vaut cher et les Beaux-Arts ne sont pas assez riches. La petite boutique restera donc dans la grande et elle continuera de vendre les chapelets qu'on y égrène.

MUSIQUE DES SAISONS

Je vis hier un café du bois de Boulogne fermer faute de clients. Nous étions dans le jardin. A sept heures, on nous prévint qu'on allait éteindre le gaz. Il y avait quelque chose de rompu entre les désirs naturels de plein air et la rigueur du moment. Nous en étions à l'été finissant et la saison chantait à l'unisson du frais automne. Qui est-ce qui nous a enseigné,qui a inscrit dans nos nerfs qu'il doit faire chaud en été, froid en hiver, frais aux deux autres saisons ? Ce n'est pas assurément la nature de notre pays qui est fort incertaine : ou du moins, malgré quelques essais de régularité, elle n'y aurait pas suffi. C'est sans doute que nous associons certains états de température avec certains mots, et c'est moins notre sensation qui proteste que notre raison, quand juillet est pluvieux

ou janvier très doux. Presque à notre insu, nous disposons notre vie à tel moment pour la chaleur, à tel autre pour le froid et nous sommes régulièrement très surpris, quand les saisons réelles ne répondent pas à ce que nous en attendons. Même, quand nous nous reportons vers le passé, nous croyons très sincèrement que les incertaines saisons s'y succédaient avec une régularité parfaite et que le désordre n'est que dans le présent. Cela tient à ce que la vie s'écoule beaucoup moins selon la réalité, si difficile à percevoir, que selon la représentation que nous nous en faisons. Et cette représentation, pour être perçue à son tour, doit se construire logiquement. Sans cela, nous n'y reconnaîtrions plus rien et cela serait pour nous un grand désarroi. Les saisons doivent donc s'écouler selon une musique nettement rythmée et qui les différencie absolument l'une de l'autre. L'homme est toujours l'enfant qui va se promener et que la pluie surprend. Oh ! il pleut ! Ce n'est pas juste !

L'AUTOMNE

Nous voici encore une fois entrés dans l'Automne, saison des nuances et des désirs discrets, saison des violettes pâles et des chrysanthèmes couleur de feuilles mortes. Il y a une poésie dans ce mot d'une sonorité mélancolique, par ce qu'elle évoque de choses finissantes, de sourires derniers, qu'on l'applique à l'année, qu'on l'applique à la vie. Il y en a même trop, et qui s'épanche trop facilement. L'automne marche dans les esprits, entouré d'un cortège de lieux communs, dont il est bien difficile de le débarrasser. Mais peut-être ce serait-il dommage, car c'est de cela qu'est faite sa beauté sensible. Il faut longtemps pour que les hommes aperçoivent, pour qu'ils sentent surtout le charme de certains vocables. Lentement, les générations les ont entourés de leurs rêves, et ils ne nous

arrivent que serrés dans des bandelettes aromatiques, telles des momies qu'il ne faut pas démailloter. Comme la petite chose, lorsqu'on l'ose, apparaît sèche, noire et ridée ! L'automne tout nu, c'est un orme à moitié chauve qui tremble au bord d'une route que le vent bat. C'est l'herbe qui a déjà des pointes jaunes, c'est la rudesse des chaumes où divaguent les oies, la haie à demi transparente, les taches rousses et rouges sur le vert piqué des forêts. C'est la fougère couleur d'amadou et les vignes couleur de rouille. L'automne nu c'est la décomposition de la vie qui commence, ce sont nos amours qui se putréfient et dont la phosphorescence nous fait croire qu'ils sont plus vivants que jamais. N'importe, je l'aime ainsi, l'automne dépouillé de tout ce qui ne lui est pas essentiel. Il me plaît par un air éploré d'agonie. Dis, mon amie, nous irons le voir l'automne nu, dans
les grands bois où il déploie la soie
mourante de ses ailes, à l'heure
où le soleil amer sourit,
glisse et tombe ?

JARDINS ET PAYSAGES

Est-ce qu'il ne va plus être permis d'aimer la nature, de l'étreindre, de l'emporter dans son souvenir, de la garder dans ses yeux ? Je connais peu de paysages, mais je ne les en aime que plus profondément et ils me sont toujours présents. Les jardins, au contraire, ne m'ont jamais beaucoup enivré, qu'ils soient à l'anglaise, qu'ils soient à la française. Le mur qui les emprisonne m'emprisonne aussi. Un jardin n'est agréable que par contraste avec la rue. A Paris, c'est un peu de bonheur. Dans les pays qui sont eux-mêmes un vaste et libre jardin, ils sont peut-être un non-sens de n'être pas potagers, fruitiers et fleuristes, exclusivement. Les bosquets, les alignements d'arbres rares et décoratifs ne valent pas le groupement de hasard des chênes, ormes, hêtres et bouleaux de

notre sol. Je ne prendrai donc point parti dans la querelle des jardins français, qui sont des jardins d'architecture et des jardins anglais qui sont des jardins d'imitation. A une grande échelle, ils se ressemblent beaucoup et je ne vois pas pourquoi, quand on se plaît au bois de Boulogne on se déplairait à Versailles : les deux sites sont pareillement ordonnés et pareillement factices, et pour la géométrie, il n'y en a pas moins dans les lignes courbes que dans les lignes droites. Il y en a même davantage et de moins élémentaire. Elle y est même assez compliquée pour dérouter au premier abord et faire croire à une déraison, mais il est impossible à l'homme d'imiter la nature sans la soumettre à des règles qui même cachées n'en restent pas moins des règles. L'auteur de ce parc n'est pas célèbre, mais il n'en eut pas moins du mérite et un mérite fort analogue à celui de Le Nôtre. Ni l'une ni l'autre œuvre ne sont la liberté spontanée de la nature, il est vrai que l'une a voulu l'imiter et l'a déformée, et que l'autre a voulu ne pas l'imiter et elle l'a réformée. Au risque de paraître rousseauiste ou même roussiste,

ce qui est le comble du mépris près de M. Maurras et près de ses disciples, j'avouerai que les bords sauvages de l'Orne ou de la Seine m'ont donné plus d'émotion que ceux du canal de Versailles ou ceux des deux lacs, toutes circonstances sentimentales mises à part. Mais, c'est une opinion déraisonnable. Je le sais et j'y persiste.

SAISON PERDUE

DIFFÉRENTES causes ont fait que, cette année, je n'ai pas du tout joui de l'automne. J'ai vu par mes fenêtres le reflet de son pâle soleil, mais je n'ai pu aller en respirer directement la lumière. On m'a apporté des branches de feuillages roux, mais je n'ai pas foulé aux pieds ces feuilles-fleurs éparses aux pieds des arbres. Et c'est une saison de perdue pour la sensibilité. Perdre une saison de sa vie, c'est vraiment sans compensation possible, car un automne ne ressemble jamais à un autre automne, ni un été à un autre été. La vision des choses dépend de notre état d'esprit, et nous ne l'avons jamais eu pareil au cours de ces saisons qui reviennent avec une monotonie qui ne l'est qu'en apparence. C'est notre esprit, ou plutôt notre sensibilité, qui colore les choses, les saisons et les roses.

Nous serions capables de les créer si elles n'existaient pas. Pourquoi pas ? Nous créons bien les êtres à mesure que nous les aimons. Nous les modelons sur nous-mêmes, nous les sculptons selon le creux de notre cœur, pour qu'ils y dorment mieux. Les pauvres choses vraiment, et jusqu'aux plus rares, ne sont que des prétextes que la joie ou le chagrin suscite ou abolit. Une grande joie parfois envahit de son émotion tout un jardin et le submerge sous une présence plus dominatrice, et la joie, non absolument la même, hélas ! le fait resurgir et nous en signale la beauté. La grande peine a des effets semblables. Parfois, elle nie les choses et parfois elle a besoin de leur présence comme d'une consolation. Les saisons subissent les mêmes apparences de vie et de mort, selon que nous les désirons ou que nous sommes assez forts pour nous passer d'elles. Je me suis passé de cet automne, mais je le désirais, et peut-être que je le regretterai longtemps. Je l'ai bien récréé un peu en moi, mais c'était un fantôme. Les fantômes n'ont pas d'odeur. J'ai besoin de la présence réelle.

LES OISEAUX

On croit généralement que les oiseaux jouissent de l'infinie liberté de l'air, qu'ils font des voyages de plaisance au-dessus des nuages, qu'ils vont et qu'ils viennent selon leur fantaisie, et que leur fantaisie est sans limite. Rien n'est plus faux. Les oiseaux sont les plus casaniers des êtres et la licence qu'ils ont de voler partout est plutôt une charge qu'un agrément. Ils y sont contraints par la nécessité où ils sont de manger presque constamment ou de périr. Les oiseaux sont les esclaves étroits de leur estomac ou plutôt de leur gésier. Tous ceux qui ont des oiseaux privés savent quels soins nécessite l'alimentation de ces petites bêtes ailées. Il y a bien les oiseaux migrateurs, mais ils n'entreprennent pas pour leur plaisir ces vastes voyages, qui leur sont, au contraire, très pénibles et,

arrivés à leur nouveau domicile, ils sont généralement encore plus casaniers que les autres. Toutes les bêtes ont un gîte qu'elles cherchent à rendre invisible ou inaccessible aux autres bêtes dont elles craignent d'être la proie. Les oiseaux très mal armés pour la lutte, ne savent pas se cacher. Nuit et jour, ils sont gibier pour d'autres oiseaux et pour quelques quadrupèdes. Ramenés à chaque instant vers la terre par la nécessité de manger, ils y sont mangés avec une facilité extraordinaire. La nuit venue, avec leur manie de percher toujours au même endroit, de revenir même de très loin à leur branche favorite, ils se font dévorer par les chouettes. Finalement on peut dire que ses ailes ne servent pas à grand'chose à l'oiseau et qu'elles ne servent à rien pour son plaisir. Elles les empêchent, et encore ! de mourir de faim, mais s'ils savaient courir, leurs pattes feraient le même office. Nous admirons l'aile de l'oiseau. Pour lui, c'est un pauvre appendice qui parfois le fait vivre et parfois le fait mourir.

A LA RAME

Quel hasard, non, quelle volonté a fait que je me suis trouvé, l'autre soir à la tombée de la nuit, en bateau sur le lac du bois de Boulogne ? Je ne puis le dire, mais cette volonté m'était extérieure et je n'y participai d'abord que très faiblement. Cela n'empêcha pas la promenade de s'accomplir et mon imagination d'y prendre du plaisir. Comme il fit bientôt nuit, que l'eau et les bords se confondaient, on pouvait se croire égaré, à la recherche d'une crique favorable, sur des eaux lointaines, habitées, il est vrai, par l'ombre docile des cygnes. Mais pourquoi rêver d'autres patries ? Y en a-t-il de lointaines, quand on s'y trouve ? Je savais très bien qu'on me promenait sur le grand lac factice du bois de Boulogne et je n'en demandais pas plus. Mon goût pour les

aventures est modéré et d'ailleurs je sais jouir de l'heure présente, tout en voyant plus loin qu'elle. On a tiré des romans de sources encore plus humbles, mais peut-être que pour certains esprits rien n'est humble et rien n'est banal, ni ton eau morte, ô lac! qui n'est qu'un étang sous les arbres, ni tes cygnes blancs, qui sont aussi des canards. Les cygnes blancs y poursuivent de leur haine un cygne noir égaré parmi leur troupe. On peut toujours s'imaginer qu'on est ce cygne noir et que les choses ont été combinées pour vous en faire comprendre le symbole. Je rêvai un peu à cela, pendant que la barque glissait sous les rames, mais peu, car les mouvements du rameur m'intéressaient bien davantage. J'y vois particulièrement mal la nuit comme tous les myopes, mais je ne désirais pas de plus longues perspectives ni plus de lumière que n'en faisaient ses bras dans leur lent va-et-vient. C'est ainsi que nous arrivâmes à la rive, après avoir fait le tour du lac et le tour d'une pensée.

LA MAISON DES CHEVAUX

Si on n'était pas prévenu, découvrirait-on que l'aspect des monumentales écuries de Chantilly est précisément celui qui convient à la maison des chevaux ? Je n'oserais l'affirmer et cependant c'est l'impression que j'eus hier en revoyant cette architecture. La sérénité d'une journée déclinante sans soleil et cependant limpide encore faisait clairement apparaître la disproportion entre la demeure des hommes et celles des chevaux, et si le château n'avait pas parlé par lui-même il n'y aurait encore eu aucune hésitation sur la race à laquelle était destiné l'autre palais. Jonathan Swift eût été content, car il n'aurait pu rêver une maison plus digne de ses nobles Houynhmnms (je n'aime pas à écrire ce mot, car il faut, chaque fois, que je me lève pour aller à ma

bibliothèque en vérifier l'orthographe) Et en vérité, ce domaine de Chantilly a presque l'air d'une illustration de l'avant-dernier voyage du capitaine Gulliver, en ce sens que c'est probablement le seul où l'on ait compris l'importance respective des chevaux et des yahous, c'est-à-dire des hommes. Car si les écuries paraissent toutes grandes, le château paraît tout petit, perdu au milieu des eaux derrière l'immense perspective de la forêt. Nous y allions enfin voir l'automne, mais la nuit vient déjà trop vite et nous ne vîmes guère que ces contrastes qui allaient s'atténuant dans l'ombre. Cependant l'humidité exaspérait l'odeur des feuilles mortes et sur la route, aux environs d'Épinay, un faisan se promenait dédaigneux. J'ai peur de me figurer jusqu'à l'année prochaine l'automne sous les espèces d'un faisan. Et pourquoi pas ? N'est-ce pas un oiseau automnal par son plumage couleur de feuilles fauves ? Oui, ce faisan domine la vision que nous avons rapportée de cette excursion. Pourtant je me souviendrai aussi de mes réflexions sur la maison des chevaux.

LE CIEL

Comme je revenais de chez les cubistes, en descendant les Champs-Élysées, le ciel était si beau vers l'occident, d'un rouge si doux, si riche et si profond, que je me retournais à chaque instant, au risque de scandaliser les passants, tout entiers à leurs petites affaires. Mais je ne suis pas indifférent aux spectacles du ciel. C'est même une des rares choses que je regretterai, car le vrai ciel est sur la terre et dans nos climats. A l'automne, quand l'air est humide, et il en est presque toujours ainsi, les couchers de soleil, le long de la vallée de la Seine, sont admirables. Je n'en ai vu de plus somptueux qu'à l'extrême pointe de la Hollande. Rien que cela vaut peut-être la peine de vivre. Tout l'occident donc était rouge, mais rouge comme du cuivre rouge, et sur ce fond de plénitude et de

sérénité, les ramilles des branches faisaient de si fins dessins ! On a vu cela bien souvent, on l'a décrit, on l'a peint et l'impression qu'on retire du spectacle est toujours aussi fraîche et aussi émouvante. Alors je me demandais si la peinture était un art bien nécessaire et s'il était bien sensé d'aller voir, à l'intérieur d'un monument, des tableaux, dont les meilleurs sont une pauvre imitation de la nature qui resplendit à l'extérieur. Jamais un tableau ne m'a donné le centième de l'émotion que j'ai ressentie devant le paysage d'automne le plus coutumier. Et il en est de même pour la représentation de la figure humaine et de la beauté féminine. L'art, quelles que soient sa perfection relative et la bonne volonté de nos admirations, y est à peu près impuissant. d'autant plus qu'il ne peut nous offrir qu'une image immobile de choses dont la mobilité, le changement perpétuel et insensible, est le plus puissant charme. La conclusion est que si un art, la peinture, par exemple, pouvait se constituer en dehors de la nature, outre que cela serait une conquête de l'homme, cela serait un bienfait pour la nature,

qui n'a peut-être pas besoin que l'on refasse éternellement son portrait. Mais est-ce possible ? C'est toute la question du cubisme.

Elle va loin.

CHEMINS DE FER

On rencontre à la gare des soldats et des marins en congé qui regagnent leurs régiments ou leurs navires. La plupart ont l'air parfaitement calme de gens qui ont reçu un ordre, désagréable sans doute, mais qu'on ne discute pas. Point de manifestations ; on subit le fait, mais cela n'empêche pas de vivre. Deux marins, assis hier au buffet, causaient avec jovialité. Leur uniforme au col échancré leur donnait l'air de grands enfants et ils se montraient l'un l'autre leur ordre de rappel et s'entretenaient de leur congé interrompu. « Pas de chance, disait l'un, j'avais encore cinq jours. » Et l'autre : « Nous sommes loin dans la campagne, il a fallu rappliquer dès qu'on a reçu le papier. » Tout en avouant que le major leur avait défendu de boire, ils se commandèrent en riant une bouteille

de vin blanc. Nous sommes ici sur un chemin que l'administration de l'État a récemment doté d'un express tri-hebdomadaire qui relie directement Cherbourg à Rennes, Nantes et Bordeaux. C'est une grande amélioration dans les relations entre régions que l'ancien Ouest avait complètement négligées. Spécialement, entre ce pays et Rennes, c'était indispensable, car Rennes est devenu sa vraie capitale. De Rennes, il reçoit ses ordres militaires et de Rennes lui vient, dès huit heures du matin, le journal qui apporte les récentes nouvelles, plus de sept heures avant les grands journaux de Paris. Le chemin de fer de l'État, qui fonctionne maintenant merveilleusement, a fort bien compris cela et tout le monde ici lui en sait gré.

INQUIÉTUDE

Hier, il pleuvait, et bien que ce fût le jour de la grande animation de la ville, le jour du marché, on a causé de cela même ; j'avais décidé de ne pas sortir. Donc, deux heures environ après l'arrivée des journaux du matin, qui parviennent ici dans l'après-midi, je les envoyai chercher innocemment, et l'on revint, me disant qu'il n'y en avait plus ! La gare est loin et je m'en serais passé sans l'obligeance d'un voisin, qui me les fit tenir dans la soirée. C'est que, et surtout depuis la loi de trois ans, il n'est guère de famille qui n'ait un soldat sous les drapeaux : l'inquiétude était grande et des bruits mauvais avaient circulé parmi les paysans des environs réunis par le marché. J'ai su depuis qu'on avait parlé de la guerre, que des bruits de mobilisation avaient couru et que nombre

de familles étaient consternées. Il y a dans la région, en face des îles de Serq et de Guernesey, un port minuscule qui envoie quelque minerai de fer aux hauts fourneaux de la région de Caen, lesquels passent pour être aux mains d'une compagnie allemande. Il n'en faut pas plus pour faire jouer à ce port, qui ne recevrait pas une barque de cent tonneaux, un rôle dans une invasion possible. Des propos absurdes circulent. On voit déjà les Prussiens dans les campagnes, l'argent rare, les vivres réquisitionnés. Je ne reconnais pas la placidité normande. Ce pays est devenu nerveux, impressionnable, chimérique. On s'est arraché les journaux, mais on trouve leurs propos bien mesurés. Et moi-même, qui écris cela, je me sens pris de je ne sais quel malaise.

TABLE

TABLE

La petite ville. 11

Les coquelicots. 13
La gare. 15
Le petit chemin de fer. 17
La cathédrale. 19
Le colimaçon. 21
Musées. 23
Le lycée. 25
Le cirque. 27
Les ruines. 29
Le marché. 31
Une vieille abbaye. 34
Le savant de province. 36
Les petits sujets. 38
Rites funéraires. 40
Au pays de Flaubert. 42

Paysages. 45

L'arrivée. 47
Le pays vert. 49
Les insectes. 51
Ce qui vit. 53
Le jardin. 55
Nature une. 57
Il pleut ! 59

TABLE

L'orage. 61
Parmi les feuilles. 63
Espèces. 65
Observer. 68
L'homme d'ici. 70
L'excursion. 72
Les nuages. 74
L'inconnu. 76
Amitiés. 78
La rose qui parle. 80
Les feuilles. 82
Les mouches. 84
Les nouvelles. 86
Le vent. 88
Le chat endormi. 90
La lecture. 92
La boutique. 94
Musique des saisons. 96
L'automne. 98
Jardins et paysages. 100
Saison perdue. 103
Les oiseaux. 105
A la rame. 107
La maison des chevaux. 109
Le ciel. 111
Chemins de fer. 114
Inquiétude. 116

JUSTIFICATION DU TIRAGE:

La présente édition comprend onze cents exemplaires numérotés, savoir : un exemplaire sur papier a la forme du Japon, numéro 1, comprenant un tirage sur papier de Chine du frontispice, et un tirage sur papier pelure du bois barré du frontispice ; quarante-neuf exemplaires sur papier a la cuve du Japon, numérotés de 2 a 50, et comprenant les mêmes tirages que l'exemplaire n° 1 ; mille cinquante exemplaires sur vélin blanc des papeteries de Rives, numérotés de 51 a 1 100.

EXEMPLAIRE NUMÉRO:

539

ACHEVÉ D'IMPRIMER
POUR LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE
DE FRANCE PAR DURAND
A CHARTRES, LE 19 AOUT 1916
CINQUANTIÈME JOUR DE LA
BATAILLE DE LA SOMME

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due

'DE

a39003 002648433b

CE PQ 2266
.P43 1916
COO GOURMONT, RE LA PETITE VI
ACC# 1223211